

Sacralisation de l'enfant et remise en cause de l'autorité des parents

L'exemple de la presse italienne

Sujet, victime, passeur: figures de l'enfant

Une « passion de l'enfant » (Gavarini, 2001) traverse la société contemporaine et contribue à renouveler les représentations collectives concernant l'enfance, les pratiques éducatives, les relations intergénérationnelles, les comportements au quotidien de et avec les enfants, voire les cultures enfantines elles-mêmes. Ce tournant historique dans les rapports sociaux à l'enfant remonte selon Zelizer (1985) aux transformations culturelles qui, aux États-Unis et dans les sociétés européennes notamment, ont déclenché un processus de sacralisation qui accorde à l'enfance une valeur inédite. Depuis le début du 20^e siècle, les enfants ont été investis de significations religieuses et sentimentales: *the priceless child* a remplacé l'enfant doté d'une valeur économique et productive. Avant le 20^e siècle les adultes avaient aussi des sentiments à l'égard

de leur progéniture et les enfants travailleurs n'ont pas cessé d'exister dans les sociétés dites occidentales. La sacralisation dont parle Zelizer définit plutôt un déplacement de focus, elle dessine un rapport idéal à l'enfant, évalué *uniquement* en termes affectifs. Si cet idéal implique l'exclusion mutuelle des appréciations économiques et émotionnelles, il contribue aussi à enflammer tout débat où l'enfant est protagoniste, il l'anime « d'affects démesurés, déraisonnables en tout cas [...]. L'enfant n'est sans doute pas plus apprécié que par le passé, mais il est d'un côté idéalisé, il doit flatter le narcissisme de ses parents ou de ses éducateurs, de l'autre on ne cesse d'évoquer les abus sexuels, la malveillance, la haine dont il pourrait être la victime. Objet d'amour ou objet de sacrifice, mais toujours jusqu'à l'excès, à tel point que les relations entre adultes et enfants ne peuvent plus être les mêmes » (Gavarini, 2002: 136).

Cet enfièvrement trouve sa raison d'être dans la multiplicité des figures contemporaines de l'enfant, figures multiples, parfois contradictoires, toutes empreintes d'une valorisation ambiguë. Comme le montre bien Neyrand (2006), la réinterrogation des catégories psychologiques et psychanalytiques par l'approche sociologique et historique a donné lieu à l'avènement de l'enfant-sujet, dont la vie psychique et les performances sont reconnues par les spécialistes dès le plus jeune âge¹. De son côté une sociologie et une anthropologie de l'enfance ont remis en question les approches classiques de la socialisation, en redonnant la parole aux enfants et en leur reconnaissant une place d'acteurs sociaux, avec des capacités d'*agency*, de reproduction interprétative (Corsaro, 1997), de négociation avec les adultes, ainsi que d'élaboration et de transmission d'une culture enfantine (Delalande, 2001; Sirota, 1998, 2006).

La vision d'un enfant sujet, aux droits propres et à une culture spécifique, se superpose à la figure de l'enfant victime, exposé au risque permanent de maltraitances en vertu même de sa condition enfantine. Le retentissement des cas de pédophilie dans les médias européens et nord-américains montre bien la conjonction des rhétoriques du risque et de l'innocence, ainsi que le glissement de la figure de l'enfant dangereux ou déviant à celle de l'enfant en danger. Mais si, dans le cas du jeune délinquant, les conditions socio-économiques, les parcours de vie, l'histoire familiale sont invoquées dans l'explication de sa dangerosité (même si avec des risques de déterminisme bien pointés par Gavarini, 2006), dans la figure de la victime, tout enfant est un martyr en puissance et tout adulte suspect pour le seul fait de s'en occuper. Ce clivage réapparaît dans les discours sur l'enfant consommateur, souvent au centre des rhétoriques médiatiques, politiques ou scientifiques de l'enfance, où se confrontent deux représentations tout aussi monolithiques : l'enfant vulnérable et l'enfant roi. Le premier est comme « le canari dans la mine de charbon » (Kline, 2005 : 284) : un être exposé aux expériences du marché, cobaye sans ressources à qui s'impose la protection des institutions, des parents, des instances éducatives. Le deuxième, l'enfant *super-héros*, pour reprendre Cook, est mis en scène comme un acteur autonome de ses choix, habile déconstructeur des pièges du marché et de la publicité, capable de ruser avec la culture, le pouvoir, les institutions. Cette utopie salvatrice incarnée par l'enfant a d'ailleurs attiré l'attention de grands producteurs qui ont compris à quel point cet enfant actif, compétent, conscient de ses désirs est essentiel au marché (Cook, 2004, 2005). De ces positions complexes découle une réification de l'enfant et une marchandisation de l'enfance en tant que discours mythique, susceptible d'exercer ses séductions à la fois sur les adultes et sur les enfants. Car, instituant l'enfant dans les sociétés contemporaines, ces images instituent l'adulte, ou du moins la relation qu'il est censé avoir avec les plus petits.

La passion de l'enfant, dans le double sens du mot « passion » – « amour de » et « souffrance pour » – relève également des profondes transformations qui affectent aujourd'hui l'alliance, la parentalité et les rapports entre générations. Une autre figure de l'enfant vient donc étayer celle du sujet, du roi, de la victime : il s'agit du passeur, celui qui certifie la tenue et la vitalité des liens intergénérationnels. La centralité de l'enfant dans l'espace familial, la « co-longévité des générations » (Attias-Donfut, Segalen, 1998), l'importance sociale de plus en plus marquée de la mémoire familiale et de ses supports de transmission viennent confirmer que « c'est le temps qui, en prenant forme, nous fixe et non point cet espace qui aurait pour effet de nous épingler en un point de la planète » (Sansot, 2003 : 130). Et si l'on considère la famille non pas comme un espace domestique, mais comme un dispositif temporel, on voit alors que la filiation plus que l'alliance donne désormais le *tempo* et constitue le pivot des transformations de la parenté contemporaine (Godard, 1992). Les enfants sont de plus en plus les garants de la fragmentation et de la bonne recomposition des temporalités familiales. La naissance étant l'occasion d'une remise en ordre symbolique des générations, le nouveau-né facilite et renforce la promotion du parent dans le rang générationnel : il « fait » le parent et les grands-parents et atteste la vitalité de la lignée, tout en marquant, avec l'ordre des naissances, l'ordre possible des décès.

Ce rôle d'acteur dans la création du dispositif familial et de sa continuité est au cœur des imaginaires sur les rapports intergénérationnels bien pointés par Godard. D'un côté, « l'imaginaire de la reproduction simple et parfaite, fantôme de répétition, folie conservatrice d'un monde clos directement branché sur ses totems ou ses dieux et dont chaque génération serait le dépositaire ou le simple transmetteur (...) ». L'autre imaginaire est celui de la redistribution perpétuelle des cartes d'une génération à l'autre. On peut le concevoir sur le mode de la rupture permanente, imaginaire utopiste où chaque génération fait *tabula rasa*

pour inventer un autre monde, folie volontariste de la révolution culturelle apportant avec elle l'explosion du lien social ou le rêve d'une Constitution infiniment révisable au fil des générations » (Godard, 1992 : 91).

Si Godard radicalise deux imaginaires qui sont co-présents dans nos sociétés et qui se croisent sans cesse, il me semble toutefois que sa réflexion nous permet de soulever un point sensible dans la vision contemporaine de l'enfant. Ce dernier semble pris au piège de plusieurs utopies parfois en contradiction entre elles : il est censé incarner aussi bien la figure de l'individu épanoui, le sujet kantien, que celle l'enfant instrument performant, certifiant par sa productivité scolaire et sociale l'efficacité de l'action éducative et socialisatrice de ses parents, ainsi que la validité de leurs choix familiaux et affectifs. Il est la cible d'injonctions paradoxales : être soi, voire « plénitude des possibles » (de Singly, 1996), figure même de l'individualisation, et instrument de vérification de la tenue du lien intergénérationnel et de certification de l'action parentale. Encastré dans cette position interstitielle, l'enfant est toujours en porte-à-faux par rapport aux attentes sociales et son monde dense de pouvoirs et de périls. Par lui, c'est la tenue même du projet de société adulte qui est mis à l'épreuve. L'enfant me semble ainsi la figure d'un sujet qui, malgré l'impératif kantien qui est sans cesse rappelé, continue d'être fin et instrument, acteur et relais des actions des autres, il rend évident cette coïncidence impensable, mais agissante, du « sujet du verbe » et du « sujet assujéti ». Les paradoxes de l'enfant sujet renvoient ainsi, comme à travers un miroir, à ceux du sujet tout court.

Une mise en scène de la vulnérabilité physique

Si l'enfance est une construction sociale qui varie selon les contextes culturels, historiques et sociaux (James & Prout, 1990), il est intéressant de retracer l'ensemble des discours, même scientifiques, qui contribuent à la mise en place des représentations

de l'enfance, de ce que « les enfants » et « les adultes » sont censés être, ainsi que des modes spécifiques de leur relation. Dans cet article, je me limite à évoquer les modalités de traitement de l'enfant dans la presse italienne, dans une période qui va de septembre 2007 à septembre 2008². En effet, dans le discours politique et médiatique transalpin³, la figure de l'enfant victime s'articule à celle de l'enfant passeur, en suggérant une lecture spécifique des rapports intergénérationnels. Depuis quelques années, les enfants font la une de la presse et l'année 2007-2008 a été particulièrement féconde de ce point de vue⁴.

Il s'agit en premier lieu de faits divers centrés sur des actes de violence, que ce soit des épisodes, ponctuels ou répétés, de pédophilie ou de véritables assassinats. Par exemple le cas d'une école maternelle à Rignano Flaminio, dans la province de Rome, où trois institutrices sont accusées d'avoir organisé un trafic d'enfants abusés avec la collaboration d'un auteur et présentateur d'émissions pour enfants. Ou encore le procès d'Annamaria Franzoni, accusée d'avoir assassiné en 2002 son fils Samuele Lorenzi, de 3 ans, par de nombreux coups à la tête. La mère de Samuele, condamnée en juillet 2004, se déclare innocente, refuse les expertises psychiatriques et participe à plusieurs *talk shows* où elle conduit sa propre défense. Le grand public devient son auditoire, les spectateurs se divisent entre ceux qui la jugent coupable et ceux qui souhaiteraient la voir innocentée, sa vie privée est suivie par la presse et la télévision comme un long feuilleton à épisodes. Le plan de la maison de Cogne, en Val d'Aoste, le lit où Samuele a été assassiné, les détails de sa mort, le petit pyjama taché de sang, le crâne défoncé, constituent une scène sanglante qui devient familière aux lecteurs, et non seulement à ceux de la presse « people », mais aussi des grands quotidiens nationaux. Une nouvelle vague de polémiques accompagne, de mai à juillet 2008, l'arrêt de la Cour de Cassation qui établit la culpabilité de la femme. La spectacularisation de ce fait divers, son retentissement prolongé tout au long de ces six dernières années en fait un

cas particulièrement intéressant. Un troisième exemple est encore celui dit « des petits frères de Gravina », dans les Pouilles : deux enfants de 13 et 11 ans disparaissent. La mère pense à un enlèvement de la part du père des enfants de qui elle est séparée. Après un an de recherches, les petits frères sont retrouvés décédés accidentellement dans un puit.

Ces enfants à risque peuvent être aussi considérés comme des enfants dangereux. Le 10 mai 2008 une jeune fille de 16 ans est accusée d'une tentative d'enlèvement d'un enfant de 3 ans dans un immeuble de Ponticelli, à la périphérie de Naples. Cet événement, qui se révélera être un montage, déclenche un véritable pogrom de la part des habitants du quartier qui, incités par la *camorra*, la mafia locale, laquelle convoite depuis longtemps ces terres constructibles occupées légalement par les Roms, met le feu au camp et oblige ses résidents à partir précipitamment. L'image de jeunes adolescents qui tournent en scooter tout autour des baraques en lançant des pierres et des bouteilles incendiaires est une blessure profonde qui saignera longtemps dans le corps du pays et vient démolir une fois pour toute le discours mythique sur les « *Italiani brava gente* » (Favaro, 2008). Gestes, visages, mouvements ont une matrice cinématographique, ils rappellent de près les assauts des Indiens aux caravanes des cow-boys dans les films états-unien de l'après-guerre⁵. A la suite de ces épisodes, le Ministre de l'Intérieur Roberto Maroni, de la Ligue Nord, impose par décret le fichage des empreintes digitales de tous les enfants habitant dans des camps gitans (Rom, Sinti, *Abruzzesi*, la plupart de nationalité italienne). Le décret est appliqué malgré le rappel de l'Union Européenne à cause de son caractère discriminatoire et raciste, le refus de certains préfets, comme celui de Rome, de participer à l'opération et l'initiative de nombreuses associations, par exemple *Libertà e Giustizia*, qui invitent tous les citoyens à fournir leurs empreintes digitales. Parmi les enfants fichés, Cristina et Violetta Ebrehmovic du camp de Secondigliano, près de Naples, deux filles de 11 et 12 ans qui, le 19 juillet

2008, se noient dans la mer de Torregaveta. L'image de leurs dépouilles sur la plage, couvertes par une serviette, regardées par les vacanciers sous leurs parasols, circule dans la presse italienne et étrangère (*The Independent*, *The Observer*, *Le Monde*, *Libération*) et devient une preuve à l'appui de la perte irrémédiable de *pietas* du peuple italien.

Le cas des fillettes Roms est cependant particulièrement révélateur des ambiguïtés de l'image de la victime. Le corps mort des enfants devient la cristallisation du drame, l'objet d'une spectacularisation et d'une banalisation des événements qui ont une toute autre complexité. Cristina et Violetta étaient sur la plage pour vendre des bracelets, la chaleur et la fatigue les ont poussées à se baigner malgré la mer agitée. Elles étaient quatre, rien n'est dit des deux autres filles, de 15 et 8 ans, qui ont été sauvées par les baigneurs, car la plage ne dispose pas de système de surveillance. Une femme meurt quelques jours plus tard à Ischia, toujours à cause du retard des secours, mais aucun photographe ne saisit son image sur une plage estivale. Le lieu de résidence des deux fillettes, Secondigliano, est le plus grand marché mondial de drogue en plein air, les enfants y sont impliqués à différents degrés (*dealers*, surveillance du territoire, messagers) avec des taux d'abandon scolaire (12% selon la Région Campania, 2007) parmi les plus élevés d'Europe. La photographie, enfin, est construite de manière à rapprocher la dépouille des deux enfants des parasols des touristes, de telle sorte que la proximité et l'insensibilité des adultes, non Roms, en ressortent accentuées. Je ne veux pas justifier l'attitude des vacanciers, grignotant des sandwiches, s'enduisant de crème solaire, mais souligner l'effet pervers d'une opération médiatique qui, par l'exhibition du corps infantin, contribue à renforcer cette indifférence à la souffrance et à la mort, tout en la douçonnant. La noyade de Cristina et Violetta n'a pas donné lieu, comme elle aurait pu, à un débat collectif sur des problèmes endémiques et structurels de la région : le travail des mineurs, les conditions de vie des jeunes (Roms et non-Roms) à

Secondigliano, les défaillances des systèmes de secours qui affectent adultes et enfants sur le littoral de la région, l'égarément même d'une société qui semble dépossédée de ce rapport d'intimité avec la mort et des gestes de sollicitude envers les décédés, qui sont une partie importante de son héritage culturel⁶.

Comme dans les exemples cités plus haut, le rapport à l'enfant se décline essentiellement dans la mise en scène de sa fragilité physique. L'enfant est un corps : un corps agressé, approprié, fiché, vendu, violé. Parfois, comme dans le cas des Roms de Ponticelli, l'enfant court et fait courir des risques, et son corps circule dans l'espace social comme un signifiant extrême d'étrangeté : objet de surveillance et d'appropriation policière d'une part, figure ultime de la victime de l'autre (mendiant, vendu, mort). Ces corps sont aussi exposés au regard, exhibés : ils sont obscènes dans une spectaculatisation qui demande une surenchère continue, car la lassitude et la banalisation les guettent. Leur trait dominant est la vulnérabilité qui, selon Christensen (2000), est au cœur de la conception occidentale de l'enfance. Mais l'idée de vulnérabilité enfantine renvoie, pour cette auteure, aussi bien à une dimension physique, qu'à une vulnérabilité sociale et structurelle, telle l'asymétrie dans les relations de pouvoir entre adultes et enfants. Dans les exemples cités, l'enfance est subsumée sous le seul registre de la vulnérabilité physique, ce qui efface de l'horizon de compréhension les causes sociales de sa fragilité. Le traitement médiatique de l'enfant confirme la théorie de James (1993), selon laquelle les différences corporelles ont été employées, en Occident, pour constituer l'enfant en tant qu'altérité radicale. Le corps enfantin vulnérable est, néanmoins, le produit d'une abstraction qui ne représente que très partiellement les difficultés concrètes rencontrées par les enfants dans leur vie quotidienne. Vu à travers la presse, l'enfant acteur a, en outre, une place très tenue. L'agency enfantine, la capacité de s'affirmer par une puissance d'action qui contredit l'image de la victime – quitte à s'en servir dans le cadre des arbitrages avec

les adultes – apparaît par contre à une autre échelle d'observation, celles des pratiques quotidiennes, scolaires, sportives ou consuméristes. Comme si deux mondes parallèles se regardaient vivre de loin : l'un dans le temps et l'espace du quotidien, l'autre obéissant à une logique sacrificielle, qui fait du corps enfantin le lieu de la violence et du salut. Cette figure de l'enfant victime, touché dans sa chair, s'inscrit dans la continuité d'un mouvement de sacralisation, qui prend dans la contemporanéité des proportions saisissantes et fait du corps, et des atteintes à son intégrité, le seuil à partir duquel se construit aujourd'hui l'intolérable (Fassin, Bourdelais, 2005). « Le lieu sacré est aujourd'hui le corps en ce qu'il est le point de jonction entre ce qui fait l'homme et ce qui est la vie. [...] Le corps donne ainsi existence à des personnes en quelque sorte morales – l'enfant, le mort, le malade, la victime – auxquelles des droits sont reconnus au titre de leur intégrité corporelle » (*ibidem*, p. 11-12).

Il n'est pas étonnant alors que l'image de l'enfant, centrée sur son appropriation physique, apparaisse de manière particulièrement marquée dans le cas du débat sur l'interruption médicale de grossesse, ce « front latéral » où se déplace aujourd'hui « le

débat entre libertés individuelles et droit à la vie » (Merg & Schmoll, 2005 : 21). Dans une société qui fait de la politisation de la vie un enjeu central, le corps de l'enfant à naître devient le lieu où convergent le principe d'altérité radicale, le contrôle sur la vie de l'individu et de l'espèce, une interrogation sur ce qu'est un humain. Dans un nouveau déplacement de l'intolérable, le fœtus incarne de fait l'image exemplaire du martyr, induisant de la même manière un questionnement sur la notion de personne.

La publicisation de la personne fœtale

Madame Silvana vit avec sa mère à Arzano, près de Naples, elle a 39 ans, n'est pas mariée et attend un enfant qu'elle désire. Le 18 janvier 2008, à la seizième semaine de grossesse, elle effectue une amniocentèse et un examen du caryotype. Le 31 janvier le diagnostic révèle un syndrome de Klinefelter qui peut comporter des formes d'handicap mental, problèmes cardiaques, diabète, stérilité. Après avoir consulté les instances réglementaires, Mme Silvana est hospitalisée pour une interruption médicale de grossesse le 8 février à 9h et reçoit les



premières administrations de prostaglandine. Sans aucune explication, le samedi 9 et le dimanche 10 février, le traitement est suspendu pour être repris le lundi 11 février au matin. A 11h une échographie atteste que le fœtus est décédé. A 15h les premières contractions. Mme Silvana est transférée du service d'obstétrique, au 2^e étage, à celui où sont pratiquées les IVG au 5^e étage. Mais il n'y a pas encore de dilatation. Après une nouvelle dose de prostaglandines, la patiente est renvoyée au deuxième étage. A 17h40 les contractions recommencent et on atteste d'une dilatation du col de 2cm. On demande un brancard pour transférer la femme dans la salle de travail. Avant de partir Mme Silvana demande d'aller aux toilettes et c'est là qu'elle expulse le fœtus. Par discrétion le personnel de santé reste à l'extérieur des toilettes, mais il est présent dans la chambre. Ensuite, la patiente est emmenée dans la salle d'accouchement et anesthésiée pour effectuer le curetage de l'utérus. Le brancardier, M. Ciro D.V. de 52 ans, se plaint à haute voix: «Pour éviter de payer les heures supplémentaires au 5^e étage, on nous les envoie toutes ici...». A 18h45, il appelle *Striscia la notizia*, une émission satirique qui a le format d'un (faux) journal télévisé pour donner la nouvelle. Personne ne lui répond. Il décide alors d'appeler la gendarmerie en dénonçant le fait qu'une femme a accouché dans les toilettes et que l'enfant est encore dans la cuvette. A 19h20 la police arrive à l'hôpital, il s'agit d'une patrouille motorisée des unités spéciales (les *falchi*, littéralement «faucons»), un homme et une femme en civil. A 19h45 arrive une autre patrouille de police composée de trois agents en uniforme et encore deux agents les rejoindront plus tard. Au total: 3 patrouilles, 7 agents de police. A 20h Mme Silvana, encore sous l'effet de l'anesthésiant, est interrogée. Elle se plaindra d'un interrogatoire particulièrement pressant sur le déroulement des faits, les raisons de l'avortement, l'identité du père de l'enfant (cette question est répétée plusieurs fois). On lui demande aussi si elle a payé des médecins pour effectuer un acte médical prévu par la loi italien-

ne (loi 194/1978) qui autorise l'IMG avant la 23^{ème} semaine de grossesse «si on atteste des processus pathologiques de l'enfant à naître qui déterminent un grave danger pour la santé physique ou psychique de la femme». L'inspecteur de police Lucia S. déclare: «C'était mon devoir de vérifier qu'il n'y avait pas eu d'infanticide». Le dossier médical et la dépouille du fœtus sont saisis par la justice⁷.

L'épisode a fait la une de la presse et des journaux télévisés. Des manifestations de femmes se déroulent dans plusieurs villes en défense de la loi 194, de plus en plus menacée par les attaques désormais quotidiennes de la part de la Conférence Episcopale Italienne (CEI) et du Vatican. Les médias contraires à la loi 194 les appellent «des manifestations pro-avortement» dans un glissement sémantique significatif. *Avvenire*, le journal de la CEI, dénonce «l'hystérie et la violence verbale des manifestantes» (15 février 2008). Le même jour *Il Foglio*, dirigé par Giuliano Ferrara, titre: «*Naples: enfant tué parce que malade*». Ce directeur de journal, qui se définit un «athée dévot», affirme être lui-même affecté du syndrome de Klinefelter et demande d'être soumis à examen. Il emphatise ses mamelons trop gros, ses testicules petits. Le coup de théâtre ne donne pas les résultats escomptés. Ces inflexions exhibitionnistes, voire obscènes, n'ont que l'effet de gommer, dans le vacarme général, la violation de l'intimité de la femme dans un moment de souffrance, son corps mis à nu par un brancardier qui téléphone à une émission télévisée, les restes même du fœtus à qui est nié tout geste de compassion et d'humanisation. Un corps en cache un autre.

Le lecteur voudra bien nous pardonner cette longue reconstruction d'un fait divers, mais ce dernier doit être lu dans le cadre d'autres événements qui ont placé le débat sur l'enfant dans le contexte de la protection de l'embryon et du fœtus. Depuis au moins vingt ans, en Italie, l'enfant à naître est de plus en plus souvent représenté comme une personne ayant des droits en conflit avec les droits de la mère. Jean-Paul II compare à plusieurs reprises (1987, 1994, 2005) l'avortement à la

Shoah⁸, au «massacre des innocents», il parle d'un milliard «d'êtres tués». En juin 1996 un document approuvé par le Comité National de Bioéthique, *Identité et statut de l'embryon humain*⁹, soutient le devoir moral de traiter l'embryon, dès la fécondation, comme «un individu humain à qui on attribue communément les caractéristiques d'une personne»: «un de nous», affirme le président du Comité, Francesco D'Agostino, en présentant le document au journal télévisé du soir, avec l'image derrière lui non pas d'un embryon, mais d'un fœtus de plusieurs mois suçant son pouce. Cette expression sera reprise par les députés de la Ligue Nord qui proposent, trois ans plus tard, l'adoptabilité des embryons. Encore une fois, comme déjà les travaux de Duden (1991), Newman (1996), Michaels (1999) ou Stabile (1999) l'ont montré, l'extension de la catégorie de personne au fœtus procède par sa mise en image et par une multiplication de contextes d'exposition. Cette publicisation de la personne foetale s'inscrit dans un principe de publicité (Habermas, 1962) qui est devenu la règle, au point que aujourd'hui «les questions liées à la conscience, à la mort, à la religion, à la morale (...) ne relèvent quasiment plus de la sphère privée, appartiennent à la sphère publique et sont abordées avec le vocabulaire utilisé dans l'espace public» (Wolton cité par Mehl, 1997: 210).

Le processus d'attribution de droits culmine avec la loi 40/2004 qui règle l'aide médicale à la procréation. Elle établit que «*il concepito*», l'engendré, a les mêmes droits que les autres acteurs du processus de procréation (art.1, alinéa 1) et que le recours à la PMA est permis dans les seuls cas de stérilité médicalement certifiée (éliminant donc ces cas d'infertilité liés à la présence de maladies génétiques ou transmissibles). L'invention de ce nom – *il concepito* – tranche sur la question de la nomination, et donc de la définition *in essentia*, du produit de la PMA et s'aligne sur le dogme catholique de la centralité de la sexualité fécondante et du début de la vie à partir de la conception avec, entre autres interdictions, celle de la donation de gamètes

et donc de la fécondation hétérologue, ce qui réaffirme le modèle de famille fondé sur le couple hétérosexuel. Pour reprendre les mots de Boltanski, « l'être par la chair » devient, *de facto*, un « être par la parole » (2004).

Dans ce cadre, les directeurs de cliniques gynécologiques des quatre Facultés de Médecine des Universités romaines présentent, en février 2008, un document qui invite à réanimer les nouveaux-nés issus vivants de l'interruption médicale de grossesse, à savoir des fœtus qui ont moins de 23 semaines de gestation. Ce texte s'oppose clairement à une précédente Charte de Florence, établie en 2006 par une équipe de trente spécialistes et adoptée par le Ministère de la Santé sous le gouvernement Prodi et par la Commission régionale de bioéthique de la région Toscane (assemblée du 4 juillet 2007), qui définit des lignes d'orientation dans les soins apportés aux grands prématurés. Tout en soulignant l'importance de la tutelle de la vie, la Charte de Florence insiste sur la nécessité de « garantir le plus grand potentiel de santé du fœtus, du nouveau-né et de la mère » (Donzelli, 2008 : 37), d'envisager une limite aux soins apportés afin de soutenir une attitude autonome à la vie, d'empêcher donc les formes d'acharnement thérapeutique et de garantir aux grands prématurés une assistance apte à soulager toute souffrance évitable (Pignotti, Scarselli *et alii*, 2007 ; Pignotti, Donzelli, 2008). Par contre, le document des gynécologues romains est centré sur les pourcentages de survivance à la naissance, sans prendre en compte ni les taux de survivance à long terme, ni le potentiel de santé, ni la question de la qualité de vie. Il s'inspire explicitement du cas de Tommaso, un « petit » avorté dans le cadre d'une IMG à 23 semaines de grossesse, né vivant et décédé après six jours. Le document critique « ceux qui, irrités, parlent de 'fœtus' qu'il serait cruel de réanimer contre la volonté des parents, en oubliant qu'après la naissance il ne s'agit plus d'un fœtus mais d'un nouveau-né, et délaissement, dans leur zèle, de donner une chance de survie à ces enfants ». Le nombre des interruptions de grossesse après la 21^{ème} semaine de grossesse correspond,

selon ce texte, à « 869 enfants par an, un chiffre qui n'est pas si loin des 1376 morts à cause des accidents de travail » et il revient à la conscience du médecin d'inscrire « ces minuscules créatures dans une nouvelle Schindler's List, ou au contraire, les condamner »¹⁰.

Le débat entre obstétriciens, gynécologues et pédiatres, fortement relayé par la presse et la télévision, introduit une confusion évidente entre les soins apportés aux grands prématurés et la réanimation des fœtus issus d'une interruption médicale de grossesse. La concordance entre le nombre d'IMG et les accidents du travail renforce l'équivalence entre fœtus et personne, équivalence d'ailleurs soulignée par les guillemets mis au mot 'fœtus' et le recours systématique à celui d'enfant, de nouveau-né ou de créature. L'évocation d'une liste de Schindler non seulement résonne avec l'anathème papal contre la « nouvelle Shoah », mais perpétue cette spectacularisation du débat qui se nourrit de sources cinématographiques et contribue à une mise en scène du corps enfantin meurtri. Ce tournant idéologique ne semble pas en accord avec les comportements reproductifs des Italiens, mais entraîne des répercussions notables dans le contrôle de la procréation, qui vont du nombre croissant de médecins objecteurs de conscience, à la fermeture d'un tiers des *consultori familiari* depuis 1994 (Altroconsumo, 2007)¹¹, de la prohibition de la RU486 jusqu'au refus de délivrer la « pilule du lendemain » au sein des structures hospitalières. L'ouverture d'une procédure disciplinaire à l'égard d'un médecin de l'Hôpital Niguarda, à Milan, qui a refusé de donner des anti-douleurs à une femme lors d'une IMG, est aussi médiatisée par la presse (*La Repubblica*, 18 juillet 2008).

Ce tour de force ne correspond pas uniquement à des formes de complaisance envers les autorités religieuses. Il s'inscrit d'une part dans un changement de sensibilité qui touche d'autres pays européens et nord-américains, où le rapport à l'enfant à naître se fait de plus en plus complexe, au sein d'un débat sur l'élargissement du domaine de l'individualité aux frontières de la vie, que ce soit en amont, dans les

questionnements sur le nouveau statut de l'embryon ou du fœtus, ou en aval dans les hésitations autour de la définition de mort. De nombreux travaux témoignent de l'émergence, dans le débat politique et médiatique, d'un « sujet fœtal » (Morgan, Michaels, 1999), du façonnage « d'un patient non encore né » par les pratiques médicalementeuses et les technologies médicales agissant *in utero* (Casper, 1998), d'une nouvelle « ontologie asociale » (Franklin, 1997), voire d'une « manipulation ontologique du fœtus » (Boltanski, 2004), pouvant transformer un agrégat cellulaire en un être inscrit dans un projet parental. Mais la définition de ce qu'est un individu, et son corollaire la valeur attribuée à la « vie », acquièrent dans la modernité une valeur politique et sont au cœur même de ce que fait le politique aujourd'hui. Dans le cadre de son travail sur la souveraineté et « la vie nue », Giorgio Agamben (1997) montre à quel point des concepts comme « vie » et « mort » ne sont pas scientifiques, mais politiques, car sur eux repose le pouvoir souverain. Reprenant la distinction des Grecs anciens entre *bios*, « la manière de vivre propre à un individu ou à un groupe », et *zoé*, « le simple fait de vivre commun à tous les êtres vivants » (Agamben, 1997 : 9), l'auteur situe au fondement de l'Etat moderne non pas « l'homme, en tant que sujet politique libre et conscient, mais avant tout sa vie nue, sa simple naissance qui est investie en tant que principe de souveraineté » (*ibidem*, p. 139). Toute valorisation et politisation de la vie suppose ainsi une définition du seuil au-delà duquel, en cessant d'être politiquement pertinente, la vie peut en tant que telle être impunément supprimée : « cette limite n'a fait que se déplacer plus en avant dans l'histoire de l'Occident et elle passe nécessairement aujourd'hui (...) à l'intérieur de chaque vie humaine et de chaque citoyen. La vie nue n'est plus confinée dans un lieu particulier ou dans une catégorie précise, elle habite dans le corps de chaque être vivant » (*ibidem*, p. 151). Le contrôle sur ces zones d'ombres qui s'ouvrent autour de la naissance et de la mort devient ainsi un enjeu de pouvoir. Le

traitement politique et médiatique de l'enfant dans l'Italie contemporaine, montre que nous sommes en présence d'un processus plus vaste de déplacement des figures d'autorité et d'un mouvement d'inquiétude sur le lien intergénérationnel.

Des parents sous surveillance

Les deux orientations à l'égard de la réanimation des grands prématurés et des foetus issus de l'IMG se différencient surtout par leur vision de la place des parents. La Charte de Florence établit que la santé du fœtus, du nouveau-né et de la mère constitue la priorité de la médecine périnatale. Dans la délibération du Comité Toscan de Bioéthique de 2007, il est mentionné explicitement d'une « juste participation des parents, rendue inévitablement difficile à cause du pronostic incertain » (Donzelli, 2008 : 36). Le document des gynécologues romains affirme, par contre, la nécessité de réanimer les enfants contre le consentement de leurs parents, même quand ils survivent à une IMG, donc en-dehors d'un projet de parentalité. Cela permet, comme affirme dans *La Stampa* du 3 février 2008 le Dr. Arduini, directeur de la clinique d'obstétrique et gynécologie de l'Université de Tor Vergata, de « gagner des minutes précieuses car on n'a plus le devoir de discuter avec les parents avant de prendre une décision ». Le père et la mère sont presque décrits comme un obstacle à l'action médicale. Toutefois, dans la diffusion par la presse de ces documents, l'accord parental se mue de manière imperceptible, mais significative, dans le consentement des mères, insinuant le soupçon que ces dernières refusent d'apporter les soins nécessaires à la survivance des nouveau-nés. « Nous sommes toutes des assassines » titre le journal communiste *Liberazione*, le 15 février 2008, en réponse à un éditorial du directeur de *Il Foglio*, qui accuse les mères de commettre un homicide sans être assassines. « Pauvres femmes – réplique Sofri dans son réquisitoire *Contro Giuliano. Noi uomini, le donne e l'aborto* – expropriées même de la

légitimité à être titulaires des délits qu'elles ont commis » (2008 : 49). Dans une version ajournée des « mères indignes », ces femmes sont comme leurs consœurs nord-américaines décrites par Michaels et Morgan : « Dans la plupart des cas, au sein de l'arène publique, les mères sont les ennemies des enfants et des proto-enfants de la nation » (1999 : 2).

Le débat médiatique s'envenime, les conflits s'exacerbent là où les parents et leur progéniture sont encadrés dans une frontière incertaine entre la vie et la mort, pétrie de souffrances et d'espoirs. En racontant son expérience de mère d'un grand prématuré, l'écrivain Valeria Parrella souligne : « Nous les mères, avons entretenu une intimité avec la mort, proche de celle apprise par les soldats à la guerre. Plusieurs fois je l'ai désirée, qu'elle vienne mettre fin à l'angoisse, qu'elle se présente reconnaissable et claire, sans doutes, ni hésitations. Et cette pensée vivait dans le même espace que l'espoir » (2008 : 45). Des observations menées en avril 2008 auprès d'une famille romaine vivant une tentative de réanimation forcée d'un fœtus de 23 semaines, avorté après un accident de voiture et exposé à des séquelles très graves, m'ont fait partager ce sentiment d'attente entre, comme dit Daniela (46 ans, employée, tante maternelle du père de l'enfant) « un désespoir fou et un espoir encore plus fou ». Plongés dans le crépuscule, épiant avec trépidation ces êtres qui pourraient naître ou mourir et souvent les deux à la fois, les parents sont souvent tiraillés entre deux impensables : que l'enfant meure et qu'il souffre de manière indigne. Dans le cas de l'IMG, en outre, les parents sont acteurs de la transformation ontologique d'un « fœtus à géométrie variable » (Allamel-Raffin, Merg-Essadi, Rusterholtz et alii, 2008) qui peut basculer de la vie à la non-vie et de l'humanité à la non-humanité. Ce travail de deuil d'un enfant destiné à mourir est dense de sentiments contradictoires, les choix y sont ardues, complexes, souvent centrés autour du principe de la santé de l'enfant et moins sur celui de la sauvegarde de la vie à tout prix (cf. les cas décrits par Sciuto, 2008)¹².

Le discours des médias, par contre, monte en épingle une fracture générationnelle centrée autour de l'alternative entre le laisser vivre et le faire mourir. Les parents semblent y exercer impunément une nouvelle déclinaison du *vitae necisque potestas*, du pouvoir de vie et de mort du *pater* de droit romain, qui sacrifie les moins aptes. Les cas que j'ai rapidement exposés non seulement mettent en scène des corps enfantins violentés, mais aussi des figures parentales ennemies, incapables à leur fonction : les parents divorcés et litigieux de Gravina, la mère assassine, les institutrices qui trahissent leur rôle d'ersatz parental, la demandeuse d'IMG soupçonnée d'infanticide. Même les enfants roms sont recensés et fichés, selon le Ministre de l'Intérieur Maroni, pour les soustraire à la garde de parents incapables d'assumer leur rôle éducatif.

L'insistance sur l'inaptitude des parents à remplir leur rôle n'est pas l'apanage des discours sur l'enfant-victime, elle déborde aussi dans tous ces propos sur « le super-enfant » (De Gregorio, 2008), l'enfant dictateur ou l'enfant parfait qui ponctuent la presse nationale et les émissions télévisées, mais que je ne pourrai pas ici analyser dans le détail. Parents narcissiques, parents aux conflits oedipiens irresolus, parents en quête d'enfants parfaits, parents qui n'acceptent pas leurs propres échecs : toute une production de discours qui, en utilisant la rhétorique du bonheur de l'enfant, introduit le soupçon sur les compétences parentales. Et, si dans les années 90, Padiglione et Pontalti soulignaient à quel point la relation parents-enfants était connotée dans la société italienne par un « regard inquiet » (1995 : 196) porté par les adultes sur les plus jeunes, on assiste actuellement à une anxiété diffuse qui transforme le parent soupçonneux en parent suspect. Regards méfiants et liens brisés sont contredits par les recherches sociologiques ou anthropologiques qui soulignent la vitalité des liens intergénérationnels en Italie¹³. Il est intéressant, toutefois, de relever des discours contradictoires qui, d'une part, font de la famille un lieu obligatoire d'épanouissement, de reproduction sexuelle normée, de

sentiments et de solidarité intergénérationnelle, de l'autre en soulignent les dangers, le risque d'être traversée par la folie, la violence, l'obsession, les désirs inavoués et inavouables.

Dans son travail sur la généalogie d'un pouvoir centré sur la vie biologique, Michel Foucault décrit la position ambivalente de la famille dans les sociétés modernes. Si le philosophe attribue cette ambivalence à l'épingle du dispositif de l'alliance à celui de la sexualité (1975), elle relève aussi, me paraît-il, de la conjonction de plusieurs autres dimensions qui investissent l'enfance d'un chrisme de vérité. La mobilité et la redéfinition des formes d'union « remettent en cause le mécanisme de transformation de non parents en parents par alliance et fabricants de consanguins » (Gullestad, Segalen, 1995 : 11). Ainsi la succession d'alliances pensées jadis comme « éternelles » souligne par contraste la force des liens de filiation et les investit d'un pouvoir de permanence accru : l'enfant devient le garant de l'existence même de la famille. Le soupçon porté sur les compétences parentales me paraît ainsi à lire dans le contexte d'un processus de décrédibilisation du parent « social », marqué par un déficit potentiel de ses lettres de créance biologiques, et de retranchement sur l'image du parent « naturel »¹⁴. Mais si être parent devient de plus en plus complexe dans des familles aux contours jugés incertains, le doute sur ses capacités relève aussi de ce que Beck-Gernsheim appelle une « expansion de la responsabilité » (2002 : 319) : avec la découverte et la valorisation de l'enfance, les demandes et les tâches attribuées aux parents – dans les domaines pluriels de l'éducation, de la santé, des sentiments, de la réussite professionnelle – se multiplient et se diversifient au point que « la responsabilité morale et sociale des parents a touché aujourd'hui une dimension jadis impensable » (*ibidem*, p. 318).

Le doute sur le bien-fondé de l'action parentale me paraît enfin lié au renforcement d'autres figures d'autorité dans l'Italie contemporaine : en premier lieu les médecins et les représentants du monde religieux, en tant que prescripteurs de normes agissant

sur les corps et la sexualité. La maîtrise du pouvoir d'engendrer, le contrôle du temps et de la génération deviennent une arène où se confrontent les différents acteurs chargés de construire des sujets au double sens du terme. Le fœtus menacé incarne, selon les points de vue, l'exemple de la victime, une redéfinition de la notion de personne, le pivot des relations intergénérationnelles, une promesse de salut. Ces figures d'autorité agissant par la technique ou la foi traduisent une faiblesse du monde politique qui « après s'être enivré de toute-puissance, est désormais dans une condition de sujétion face aux puissances opposées de la religion et de la science » (Sofri, 2008 : 77). Comme le démontre Meyer (2007 : 102), « L'enfance en tant que rhétorique morale signifie que 'l'enfant' est une explication en soi ; l'évocation du statut d'enfant dans sa sacralité peut être utilisée pour légitimer une diversité de pratiques et d'opinions ». Le recensement des enfants Rom est exemplaire des dynamiques d'un pouvoir qui cherche à asseoir sa légitimité par la rhétorique du bonheur de l'enfant, de la sauvegarde de son innocence et de son intégrité physique.

De ce fait, la mise en scène de la crise du lien intergénérationnel devient aussi la proclamation d'une crise des rapports entre générations au sens historique donné par Mannheim (1928). Le débat sur les droits de l'enfant à naître est devenu une manière de discréditer toute une génération de femmes qui se sont battues pour le droit au contrôle de leur corps, de leur sexualité et de le pouvoir d'engendrer. Ainsi la réflexion suscitée par l'historienne Anna Bravo (2005) sur la violence dans les années 70, a été réappropriée par les médias et les politiciens de droite pour désigner en tant que « violentes » ces femmes qui ont combattu politiquement pour le droit à l'avortement¹⁵. Le corps de l'enfant, sa souffrance, son bonheur acquièrent de ce fait une valeur politique et sont mobilisés, dans différents camps et puisant aux deux légitimités scientifiques et religieuses, pour éveiller une opinion publique fatiguée et « un pays traversé par des passions apathiques » (Diamanti, 2008).

Conclusions

Dans les médias italiens, la spectacularisation d'un enfant vulnérable, et notamment du fœtus en tant que figure extrême de la victime, joue un rôle dominant dans les représentations des liens intergénérationnels. En effet, la mise en scène de corps enfantins – corps abusés, fichés, fabriqués et manipulés – va de pair avec une mise en exergue des défaillances parentales et de la crise des relations entre générations, crise par ailleurs démentie par plusieurs enquêtes de terrain (cf. dans ce numéro l'article d'A. Migliore). L'enfant passeur devient l'aune de la tenue des modèles familiaux à un moment de bouleversement profond des relations entre les âges, les sexes, les générations. Cette position de pivot dans un contexte jugé fragile ne fait qu'aiguiser la perception de sa vulnérabilité. Dans une circulation intense de slogans, d'appels et de réquisitoires, les narrations produisent une perception des faits et, par là, les faits eux-mêmes. Récits et événements se renforcent en un processus continu, rétroactif.

Malgré la nécessité d'un débat dépassionné, le discours sur l'enfant et l'enfance touche donc à une dimension qui relève de la sacralité et produit un discours mythique qui n'a pas besoin d'explications, ni de justifications. Ainsi, un intellectuel lucide comme Adriano Sofri, termine sa réflexion sur l'avortement : « *le monde devrait se mettre dans l'attente du salut par la naissance d'une petite fille. N'importe laquelle* » (2008 : 88). Mots extrêmement touchants, mais aussi tragiques, car encore une fois ils réaffirment un (des) espoir de salut à partir du corps des enfants et du principe de naissance inscrit dans la « vie nue », au sens donné par Agamben, de « vie tuable et insacriable de l'homo sacer » (1997 : 16).

Cette anxiété diffuse à l'égard des plus petits projette sur les adultes chargés de s'en occuper un voile de soupçon permanent. Elle contribue d'ailleurs à mettre en question le rôle des parents, à asseoir une légitimité politique de plus en plus défaillante et à confirmer l'importance de la science et de la religion comme les deux auto-

rités ayant droit de parole sur le bonheur des enfants¹⁶. En même temps, cette rhétorique morale comme le débat sur des questions très concrètes : la question de la souffrance des fœtus ou des nouveaux-nés, par exemple, ou l'exploitation économique des jeunes de la part de la criminalité organisée.

Ainsi, l'enfant victime n'arrive pas à se départager de sa fonction d'emblème. Dans une société « pédocentrée », comme l'appelle Gavarini, « les modèles à travers lesquels nous pensons l'enfance, à travers lesquels nous percevons les enfants, sont marqués par des références qui limitent l'idée d'un sujet : que ce soit la référence à la victimologie, aux traumatismes, au transgénérationnel, ou la conscience aiguë de l'hérédité et du poids des déterminations de naissance, les logiques médico-sociales classificatoires, ou encore la référence insistante à la réussite individuelle, dès le plus jeune âge » (Gavarini, 2006 : 99).

Les modèles dont parle Gavarini coexistent avec ceux mobilisant la figure de l'enfant acteur ou sujet¹⁷, mais ils semblent agir à différentes échelles, selon qu'on analyse les représentations collectives ou les pratiques quotidiennes, les discours politiques ou médiatiques et les expériences des interlocuteurs sur le terrain. Loin de s'exclure mutuellement, les figures de l'enfant victime, de l'enfant acteur et de l'enfant passeur sont ainsi interdépendantes, se co-construisent et contribuent à jeter un nouveau regard sur les processus d'accréditation ou de délégitimation de nouvelles configurations familiales.

Bibliographie

- Agamben G. (1995), *Homo sacer. Il potere sovrano e la vita nuda*, tr. fr. 1997, *Homo sacer. Le pouvoir souverain et la vie nue*, Paris, Seuil.
- Allamel-Raffin C., Merg-Essadi D., Rusterholtz T. & al. (2008), « Le fœtus dans l'acte d'IMG: un statut à géométrie variable », *Revue des Sciences Sociales*, 39, 126-134.
- Altroconsumo (2007), "Inchiesta su 146 Consumatori. Poco aiuto alle donne", *Salutest*, 70, octobre, 20-24.
- Attias-Donfut C., Segalen M. (1998), *Grands parents. La famille à travers les générations*, Paris, Odile Jacob.
- Beck-Gernsheim E. (2002), « Genitori », in Wulf C. (ed.), *Le idee dell'antropologia*, Milano, Mondadori (2002), 315-323.
- Boltanski L. (2004), *La condition fœtale. Une sociologie de l'engendrement et de l'avortement*, Paris, Gallimard.
- Bravo A. (2005), "Noi l'aborto, la violenza", *La Repubblica*, 15 febbraio
- Casper M. (1998), *The Making of the Unborn Patient. A Social Anatomy of Foetal Surgery*, New Brunswick-London, Rutgers University Press.
- Christensen, P.H. (2000), "Childhood and the Cultural Construction of Vulnerable Bodies" in Prout A. (ed.), *The Body, Childhood and Society*, Basingstoke, Macmillan, 38-59.
- Cicchelli V., Merico M. (2007), "Le passage tardif à l'âge adulte des Italiens : entre maintien du modèle traditionnel et individualisation des trajectoires biographiques", *Horizons stratégiques*, 2, 4, 70-87.
- Corsaro, W. (1997), *The Sociology of Childhood*, Thousand Oaks California, Pine Forge Press.
- Cook D. (2005), "The Dichotomous Child in and of Commercial Culture", *Childhood*, 12, 155-159.
- Cook D. (2004), *The Commodification of Childhood. The Children's Clothing Industry and the Rise of the Child Consumer*, Durham-London, Duke University Press.
- Delalande J. (2001), *La cour de récréation. Contribution à une anthropologie de l'enfance*, Rennes, PUR.
- De Matteis S., Niola M. (1993), *Antropologia delle anime in pena*, Lecce, Argo.
- Diamanti I. (2008) "Passioni apatiche nel Paese del mah", *La Repubblica*, 3 février.
- Dolto F., 1985, *La cause des enfants*, Paris, Robert Laffont.
- Donzelli G. (2008), « Accanimenti bigotti », *Micro-mega*, février-mars, 35-42
- Duden B. (1991), *Der Frauenleib als öffentlicher Ort. Vom Mißbrauch des Begriffs Leben*, tr. fr. (1996), *L'invention du fœtus*, Paris, Descartes et Cie.
- Fassin D., Bourdelais (dir.) (2005), « Introduction. Les frontières de l'espace moral », *La construction de l'intolérable*, Paris, la Découverte, 7-15.
- Favaro P. (2008), "Italiani brava gente (Italians Good People): Reflections on Myths, Nationhood and Entertainment in Contemporary Italian Public Culture", *Experiencing Diversity and Mutuality*, 10th Biennial EASA Conference, Ljubljana, 26 to 29 August (2008).
- Foucault M. (1976), *La volonté de savoir*, Paris, Gallimard.
- Franklin S. (1997), *Embodied Progress. A Cultural Account of Assisted Conception*, London-New York, Routledge.
- Gavarini L. (2001), *La passion de l'enfant. Procréation, filiation et éducation à l'aube du XXI siècle*, Paris, Denoël.
- Gavarini L. (2002), « L'enfant abusé, nouvelle figure de l'enfant en danger », *Mouvement*, 23, septembre-octobre, 136-144.
- Gavarini L. (2006), « L'enfant et les déterminismes aujourd'hui : peut-on penser un sujet ? » in Sirota R., *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, PUR, 93-102.
- Godard F. (1992), *La famille affaire de générations*, Paris, PUF, Coll. "Economie en liberté".
- Gullestad M., Segalen M. (dir) (1995), *La famille en Europe. Parenté et perpétuation familiale*, Paris, La Découverte.
- Habermas J. (1962), *Strukturwandel der Öffentlichkeit*, tr. fr. (1978), *L'espace public. Archéologie de la publicité comme dimension constitutive de la société bourgeoise*, Paris, Payot.
- Ion J., Peroni, M. 1997, *Engagement public et exposition de la personne*, L'Aube.
- James A. (1993), *Childhood Identities: Self and Social Relationships in the Experience of the Child*, Edinburgh, Edinburgh University Press.
- James A., Prout A. (eds.) (1990), *Constructing and Reconstructing Childhood. Contemporary Issues in the Sociological Study of Childhood*, London, Falmer Press.
- Kline S. (2004), "Fast Food, Sluggish Kids: Moral Panics and Risky Lifestyles", tr. fr. « Comment transformer la consommation enfantine dans la société du risque ? », in de La Ville I. (dir.), *L'enfant consommateur. Variations interdisciplinaires sur l'enfant et le marché*, Paris, Vuibert (2005), 281-300.
- Mannheim (1928), *Das Problem der Generationen*, tr. fr. (2005), *Le problème des générations*, Paris, Armand Colin.
- Mehl D. (1997), « Espace public/espace privé : la télévision brouille les frontières » Ion J., Peroni M., (dir.) *Engagement public et exposition de la personne*, ed. de l'Aube, 207-216.
- Merg D., Schmol P. (2005), « Éthique de l'interruption médicale de grossesse. Questions posées par le dispositif des Centres pluridisciplinaires de diagnostic prénatal », *Les Dossiers de l'Obstétrique*, novembre, 343, 21-29.
- Meyer, A. (2007), « The Moral Rhetoric of Childhood », *Childhood*, 14, 1, 85-104.
- Michaels M.W. (1999), "Fetal Galaxies: Some Questions About What We See" in Morgan L.M., Michaels M.W. (eds.), *Fetal Subjects*,

Feminist Positions, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 113-132.

Morgan L.M., Michaels M.W. (eds.) (1999), *Fetal Subjects, Feminist Positions*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press.

Newman K. (1996), *Fetal Positions. Individualism, Science, Visuality*, Stanford, Stanford University Press.

Neyrand G. (2006), «Renouvellement des perspectives psychologiques sur le petit enfant», in Sirota R., *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, PUR, 83-91.

Padiglione V., Pontalti C. (1995), "Fra le generazioni. Modelli di connessione simbolica", in Donati P. (a cura di), *Quarto rapporto CISF sulla famiglia italiana*, 188-219.

Parrella, V., *Lo spazio bianco*, Torino, Einaudi (2008).

Pignotti M.S., Scarselli G., Barberi I. Et alii (2007), "Perinatal care at an extremely low gestational age (22-25 weeks. An Italian approach: the "Carta di Firenze", *Archives of Disease in Childhood-Fetal Neonatal*, 6, 515-516.

Pignotti M.S., Donzelli G. (2008), "Perinatal care at the threshold of viability: an international comparison of practical guidelines for the treatment of extremely preterm births", *Pediatrics*, 1, 193-198.

Prout A. (ed.) (2000), *The Body, Childhood and Society*, Basingstoke, Macmillan.

Sansot P. (2003), *Bains d'enfance*, Paris, Payot.

Saviano R. (2006), *Gomorra. Viaggio all'interno dell'impero della camorra*, tr. fr. (2007), *Gomorra*, Paris, Gallimard.

Sciuto C. (2008), "Sulla propria pelle", *Micromega*, février-mars, 50-56.

Singly, de F. (1996), *Le Soi, le couple, la famille*, Paris, Nathan.

Sirota R. (1998), «L'émergence d'une sociologie de l'enfance: évolution de l'objet, évolution du regard», *Education et sociétés. Sociologie de l'enfance*, 2, 9-34.

Sirota R. (2006), *Éléments pour une sociologie de l'enfance*, Rennes, PUR.

Sofri A. (2008), *Contro Giuliano. Noi uomini, le donne e l'aborto*, Palermo, Sellerio.

Stabile C. (1999), "The Traffic in Fetuses" in Morgan L.M., Michaels M.W. (eds.), *Fetal Subjects, Feminist Positions*, Philadelphia, University of Pennsylvania Press, 133-158.

Strathern M. (1992), *Reproducing the future. Anthropology, kinship and the new reproductive technologies*, Manchester, Manchester University Press.

Sue R. (1994), *Temps et ordre social*, Paris, PUF

Zelizer V. (1985), *Pricing the Priceless Child*, New York, Basic Books.

Notes

1. Pensons par exemple à Françoise Dolto (1985) et à son combat pour « la cause des enfants », ou encore, sur un autre registre, à tout le débat autour de programmes télévisés pour enfants de 0 à 3 ans comme « baby Einstein » visant à développer leurs capacités cognitives.

2. Je remercie Simona Tersigni et Donatella Cozzi de leur relecture attentive.

3. Les deux discours sont strictement liés dans un pays où l'actuel chef du gouvernement contrôle depuis 15 ans 5 chaînes nationales sur 6 et une bonne partie de la presse.

4. Dans ce texte je citerai uniquement des exemples tirés de la presse, et en particulier de journaux de différentes positions politiques, suite à une veille documentaire de septembre 2007 à septembre 2008 : *Repubblica*, de centre-gauche, *Il Foglio*, libéral de droite, *Avvenire*, journal de la Conférence Episcopale Italienne, *Liberaazione*, lié au parti *Rifondazione Comunista*, *La Stampa*.

5. La référence à des modèles du cinéma américain dans la mise en scène de soi constitue d'ailleurs une matrice de reconnaissance très utilisée par la *camorra* et qui témoigne du succès de ses acteurs – et jamais l'ambivalence de ce mot est aussi pertinente – à la fois auprès des habitants des « quartiers », que des spectateurs qui suivent les arrestations ou les actions criminelles devant un écran (Saviano, 2007).

6. Sur une anthropologie de la mort à Naples, cf. De Matteis, Niola, 1993.

7. Cette reconstruction du « cas de Naples » a été reprise de celle de A. Sofri, 2008.

8. La référence à la Shoah est intéressante dans la mesure où, dans le débat politique et médiatique italien, elle est devenue le seul élément stigmatisant du fascisme. Elle renvoie, en outre et de manière implicite, au camp comme « *nomos* de la modernité » où la décision sur la vie y est le critère politique suprême (Agamben, 1997).

9. La résolution du 22 juin 1996 du Comité National de Bioéthique peut être consulté sur le site du Gouvernement Italien : <http://www.governo.it/bioetica/testi/220696.html>

10. Le texte intégral de la lettre des directeurs des cliniques de gynécologie des Universités de Rome peut être consulté sur <http://www.scienzaevita.info/public/site/articles.asp>

11. Les *consultori familiari* sont des structures territoriales socio-sanitaires instituées par la loi 405 du 1975, gratuites, spécialisées dans la santé de la femme, du couple,

de l'enfant et de l'adolescent. Ils ont été créés dans le but d'une prise en charge intégrée des questions liées à la sexualité, à la procréation, aux relations amoureuses ou familiales. Un travail de recensement des *consultori* a été lancé le 26 septembre 2007, par une commission interrégionale du Ministère de la santé, mais aucune donnée n'a encore été rendue publique.

12. La décision de réanimer les fœtus de 22 semaines en état de vitalité, même sans le consentement des parents, passe sous silence les pathologies très graves dont sont atteints les rares enfants survivant à de telles pratiques thérapeutiques.

13. Cf. la continuité de cette thématique les rapports de recherche quadriennaux d'Alessandro Cavalli et de l'Institut de Recherche IARD sur la condition des jeunes en Italie. Pour une bonne synthèse en français des études italiennes sur les liens intergénérationnels cf. Cicchelli et Merico, 2007.

14. Ce processus a aussi été mis en évidence par Strathern (1992) qui a souligné la dissociation, issue des nouvelles techniques de procréation, entre le parent biologique et le parent naturel. Le parent « naturel » serait celui qui n'a pas eu recours à une aide médicale, ni à une législation spécifique.

15. "Si on donne du crédit à la douleur des femmes, il faudrait donner du crédit à l'engagement (de plusieurs ? De quelques unes ?) à ne pas le reproduire chez le fœtus, et donc à augmenter l'attention aux pratiques contraceptives, voire soulever la question de techniques plus protectrices pour provoquer ou conjurer l'avortement (...). Il y avait peu de sensibilité à la condition aurorale, suspendue, terminale, ou à la proximité entre l'humain et le reste du monde sensible. 'Vous êtes vous posé la question de savoir ce qu'ont pensé les chèvres à Bikini ? Et les chats dans les maisons bombardées ?' se demandait Calvino en 46" (Bravo, 2005).

16. Ce n'est d'ailleurs pas un hasard si le vaste mouvement de protestation d'octobre 2008 contre le gouvernement Berlusconi et les restrictions budgétaires qu'il a imposé dans le domaine de l'éducation et de l'Université, s'appuie sur la reconquête et l'affirmation des liens entre parents, enfants et éducateurs et sur la solidarité entre les âges (des parents invitant publiquement des étudiants universitaires à se battre pour leurs « petits frères ou petites sœurs »), entre les générations historiques et entre les générations généalogiques.

17. Cette coexistence montre d'ailleurs, à quel point la constitution du sujet dans l'espace social contemporain passe par sa constitution en victime.